

Livret des résumés - Ateliers

ATELIER 1 : Thalassopoétique. Mondialisation et maritimisation

Modération : Isabelle de Vendevre

La mondialisation est une maritimisation et la mondialisation de la littérature a dans une certaine mesure été pensée comme une maritimisation. Cependant, la mer est entrée dans l'histoire comme espace à traverser, illustrant la définition que Philip Steinberg donne du rapport occidental à l'océan comme espace vide¹. Par voie de conséquence, l'océan est en fin de compte relativement absent. Inaugurée avec la Méditerranée², la réflexion occidentale sur la mer comme étendue d'eau salée traversée par des routes maritimes et les transferts qui en découlent se poursuit avec l'Atlantique comme lieu de mémoire³ (Odile Gannier) et l'Océan indien, à partir duquel le Portugal découvre son image inversée⁴, tandis qu'Amitav Ghosh narrativise la mondialisation à l'œuvre dans le commerce et les guerres de l'opium avec une trilogie aquatique⁵. Concomitamment, la critique sur le roman chinois se développe, de la dynastie Ming à l'époque contemporaine⁶, mettant en lumière sa dimension maritime⁷, et les recherches de Haun Saussy rappellent que la Chine a été un centre à part entière pendant des millénaires, posant des jalons pour une cartographie polycentrique⁸.

Réévaluer la place de l'Océan dans la littérature, en faisant toute la place à sa présence sensible dans les textes, ainsi qu'à ses usages métaphoriques et symboliques, tel est l'un des enjeux de la thalassopoétique, qui se propose de multiplier les points de vue sur la mer et tout ce qui s'y rattache pour en retour modifier notre perception de la littérature et du monde, rejoignant ainsi en partie les « Blue Humanities⁹ ». À la lecture d'un poème tel que « The Sea is History »,

¹ Philip Steinberg, *The Social Construction of the Ocean*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

² Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949.

³ Paul Gilroy, *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness*, 1993. Yves Clavaron et Odile Gannier, (dir.), *Lieux de mémoire et océan. Géographie littéraire de la mémoire transatlantique aux XXe et XXIe siècles*.

⁴ Sanjay Subrahmanyam, *Vasco de Gama. Légendes et tribulations du vice-roi des Indes*, traduit par Myriam Dennehy, Paris, Points Seuil, 2014.

⁵ Amitav Ghosh, *Ibis Trilogy : Sea of Poppies* (2008), *River of Smoke* (2011), *Flood of Fire* (2015).

⁶ MA Ning, *The Age of Silver : the Rise of the Novel East and West*, Oxford, Oxford University Press, 2017. ZHANG Yinde, *Le roman chinois moderne, 1918-1949*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

⁷ WANG Yuanfei, *Writing Pirates : Vernacular Fiction and Oceans in Late Ming China*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 2021.

⁸ Haun Saussy, *The Making of Barbarians, Chinese Literature and Translation in Multilingual Asia*, Princeton University Press, 2022.

⁹ On lira notamment, de Hester Blum, *The News at the Ends of the Earth : The Print Culture of Polar Exploration*, Durham, Duke University Press, 2019, de Margaret Cohen, *The Novel and the Sea*, Princeton and Oxford: Princeton University Press, 2010, d'Elizabeth De Loughrey, *Allegories of the Anthropocene*, Durham, Duke University Press, 2019, et de Steve Mentz, *At the Bottom of Shakespeare's Ocean*, London, Continuum International Publishing Group, 2009, et *Shipwreck Modernity, Ecologies of Globalization, 1550-1719*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2015.

de Derek Walcott, « Mar portugês », de Fernando Pessoa, « The Fish », de Marianne Moore, « L'homme et la mer », de Baudelaire, ou :

Pluie persistante

Les algues

Reviennent à la vie

haïkaï de Buson, poète japonais du XVIII^e siècle, le lecteur éprouve le pouvoir de la littérature et comprend que l'océan n'est pas seulement la figuration relativement abstraite d'un espace d'échanges au sein de divers bassins, mais qu'il incarne une diversité de relations au monde investies par une palette d'émotions, dans des contextes historiques et culturels variés que seule la littérature peut nous faire éprouver¹.

Si l'Océan est au centre de nos recherches, en tant que motif au cœur des textes et en tant que principe d'organisation des littératures, une nouvelle cartographie littéraire est requise.

Dans le cadre de la réflexion sur la littérature mondiale, Jean-Marc Moura analyse la constitution en cours de l'Atlantique comme espace littéraire translinguistique. Il estime que « (l')étude de l'Atlantique, intermédiaire entre la littérature mondiale et concerné par les deux paradigmes que sont la littérature comparée et le postcolonialisme, autorise l'approche d'un ensemble littéraire à construire et à penser en tenant compte des enseignements mais aussi des limites de ces approches². » Le travail développé dans l'espace atlantique pourrait être poursuivi et étendu aux autres espaces maritimes de la planète bleue avec des paradigmes empruntés au monde de la mer elle-même, comme par exemple le mouvement des marées de la « tidalectics » de Kamau Brathwaite (Cécile Chapon).

Reprenant le mot d'ordre deleuzien « N'interprétez plus, expérimentez³ ! », Franco Moretti estime qu'il faut oublier la théorie au nom de la théorie et se tourner vers la diversité et la richesse des sciences humaines et sociales, de l'histoire quantitative aux sciences naturelles⁴. Les travaux en cours de Roberto Casati en philosophie sur la « vie cognitive des cartes » ouvrent de nouvelles routes maritimes à l'étude littéraire, sur la base de données chiffrées traduites visuellement et interprétées conceptuellement, qui opèrent comme autant de décentrement et nous invitent à multiplier les points de vue sur les rapports entre nation et littérature (Isabelle de Venduvre).

Cécile Chapon, Université de Tours : « À partir d'un intraduisible: circulations mémorielles et poétiques au prisme de la *Tidalectics* »

Si la mondialisation s'est d'abord opérée par le développement des itinéraires maritimes, qui venaient compléter les routes continentales et lier, avec toute la violence abyssale de la Conquête et du commerce triangulaire, les « quatre parties du monde », cette place prépondérante des océans et des mers dans l'enrichissement et la modernisation des empires coloniaux tend à

¹ Antoine Compagnon, *La littérature, pour quoi faire ?* Collège de France, Paris, Fayard, 2007.

² « L'Atlantique littéraire : perspectives théoriques sur la constitution d'un espace translinguistique », Jean-Marc Moura, Véronique Porra (eds.) Hildesheim, Georg Olms Verlag, 2015, p. 214-215.

³ Franco Moretti, *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, traduit de l'anglais par Etienne Dobenesque, Les Prairies ordinaires, Einaudi, 2008, nous invite à « interroger les impensés de la critique littéraire occidentale », p. 7.

⁴ *Ibid.* p. 13.

s'estomper dans les imaginaires occidentaux contemporains, laissant place aux scandales pérennes de l'extractivisme et de la déforestation, aux spectres de la *terre fracturée* (en référence à la trilogie postapocalyptique de N.K. Jemisin). L'océan redevient alors un espace parmi d'autres à sauvegarder de la surexploitation industrielle et touristique, et non ce fabuleux réservoir d'histoires imprévisibles, d'épopées démembrées et d'incommensurables altérités. Depuis quelques décennies cependant, le travail de mémoire institutionnel et artistique jalonne les littoraux continentaux et insulaires de traces parfois difficiles à faire ou à laisser émerger, de ce passé maritime commercial, colonial et esclavagiste.

Il ne s'agira pas ici de se pencher sur ces lieux de mémoire, ni sur les récits d'aventure maritime¹, la forme sans conteste la plus développée dans les littératures occidentales lorsqu'il s'agit de représenter l'homme et la mer, mais bien sur les différentes images-concepts qui ont émergé de l'océan, en particulier depuis les Amériques et la Caraïbe, pour penser l'identité plurielle, la mémoire traumatique, les relations mondialisées. L'espace maritime, qu'il s'agisse du gouffre de l'Atlantique ou de la « Méditerranée Caraïbe² », a fait émerger une palette impressionnante de propositions théoriques pour traduire l'envers de la modernité ou les affres du monde contemporain : du méta-archipel tourbillonnant d'Antonio Benítez Rojo au sillage à vif de Christina Sharpe (*wake* : sillage maritime, éveil, conscience) en passant par l'hétérotopie du navire négrier (Paul Gilroy et plus récemment, Malcom Ferdinand), de la diffraction d'Édouard Glissant (diffraction du Divers caribéen contre tension vers l'Un et le Même en Méditerranée) et Donna Haraway (*diffraction vs reflection*) à la *Tidalectics* de Kamau Brathwaite. C'est sur cette dernière notion, dont la traduction littérale et transparente est formellement possible mais ne dit rien au locuteur francophone – l'adjectif « tidal » ou « intertidal » relevant d'un lexique rare et spécialisé – que je m'arrêterai ici. Déjà exploitée en contexte anglophone, plutôt dans une perspective transdisciplinaire propre aux *Blue Humanities* ou dans le domaine de l'art contemporain (exposition « Tidalectics », par Stefanie Hessler au TBA21, et « Relational Undercurrents : Contemporary Art of the Caribbean Archipelago », par Tatiana Flores au MOLAA), et récemment introduite dans le champ comparatiste français par Yves Clavaron et Anny Dominique Curtius dans le cadre de réflexions transatlantiques³, la *Tidalectics*, cette pensée/conscience chaloupant au rythme des marées et prenant le contrepied de la dialectique hégélienne, semble aussi riche d'implications et d'usages possibles qu'elle est au premier abord trouble ou, par définition, mouvante. Dans l'élaboration de Brathwaite, elle est indissolublement liée au Passage du Milieu et à la connexion sous-marine qui relie la Caraïbe à l'Afrique. La première question qui se pose est celle de son extension possible ou abusive à d'autres relations transocéaniques. Ensuite, elle naît d'un double mouvement – un flux cyclique de surface corrélé à une lame de fond qui invite à considérer les traces de l'Histoire enfouies sous les mers – qui, si on l'applique aux circulations littéraires ou à la récurrence de certains motifs ou tropes, peut nous permettre de modéliser et de penser la fabrique et le souffle particulier des littératures « nées » de

¹ Voir notamment *Lieux de mémoire et océan. Géographie littéraire de la mémoire transatlantique aux XXe et XXIe siècles*, dir. Yves Clavaron et Odile Gannier, Honoré Champion, 2022 ; Odile Gannier, *Le roman maritime. Émergence d'un genre en Occident*, PUPS, 2011.

² *Méditerranée-Caraïbe : deux archipélités de la pensée ?*, dir. Cécile Bertin-Elizabeth et Franck Collin, Classiques Garnier, 2022.

³ Yves Clavaron, « L'Atlantique, un océan de mémoire : les archives du "passage du milieu" », *op. cit.*, p. 37-49 ; Anny Dominique Curtius, « Anarchives féminines trans~e~atlantiques et *tidalectics* chez Suzanne Césaire, Kamau Brathwaite et Lorna Goodison », dans *L'Atlantique littéraire au féminin. Approches comparatistes (XXe-XXIe siècles)*, dir. Chloé Chaudet, Stefania Cubeddu-Proux et Jean-Marc Moura, Presses Universitaire Blaise Pascal, 2020.

la mer. Nous examinerons donc les usages possibles de cette notion en littérature à partir de trois points d'ancrage : mémoire – circulation – composition.

Isabelle de Vendevre, ENS : « Thalassopoétique : littératures nationales, littératures mondiales »

Dans « Philologie de la littérature mondiale¹ », Auerbach dit deux choses apparemment contradictoires, l'attachement à la nation et le renoncement à la nation : « Ce qui est sûr, c'est que notre patrie philologique est la terre ; ce ne peut plus être la nation. Sans doute la chose la plus précieuse et indispensable dont hérite le philologue est-elle la langue et la culture de sa nation ; mais elle ne prend effet que lorsqu'il s'en sépare et la dépasse. » Auerbach cite dans la foulée une pensée d'Hugues de Saint Victor, philosophe et théologien de la première moitié du XIIe siècle : « 'C'est encore un voluptueux, celui pour qui la patrie est douce. C'est déjà un courageux, celui pour qui tout sol est une patrie. Mais il est parfait, celui pour qui le monde entier est un exil.' Hugues s'adressait à l'homme aspirant à se défaire de son amour du monde. Mais c'est aussi une bonne marche à suivre pour qui veut atteindre le juste amour du monde² ».

Dans quelle mesure l'approche d'un théologien et mystique du XIIe siècle peut-elle être transposée à l'étude de la littérature au XXIe siècle ? Partant de l'expérience d'Auerbach, qui, réfugié à Istanbul, écrit *Mimesis* entre 1942 et 1946 avant de partir pour les Etats-Unis, nous tenterons la reformulation suivante : celui pour qui la patrie est douce, c'est Ulysse ; celui pour qui tout sol est une patrie, c'est le cosmopolite ; celui pour qui le monde entier est un exil, c'est le marin. Le marin est cet être d'une radicale étrangeté - « Il y a trois sortes d'hommes, les vivants, les morts et ceux qui sont sur la mer », Anarchasis³ - en exil partout, là où le cosmopolite est partout chez lui.

En combinant lecture de près et regard de loin aux recherches actuelles sur la « vie cognitive des cartes » (Roberto Casati) sur un corpus diachronique, nous verrons comment les figures d'Ulysse, du cosmopolite et du marin - trois avatars possibles du philologue contemporain – se croisent, pour proposer des variations sur le rapport entre nation et littérature et différents paradigmes de « littérature mondiale ».

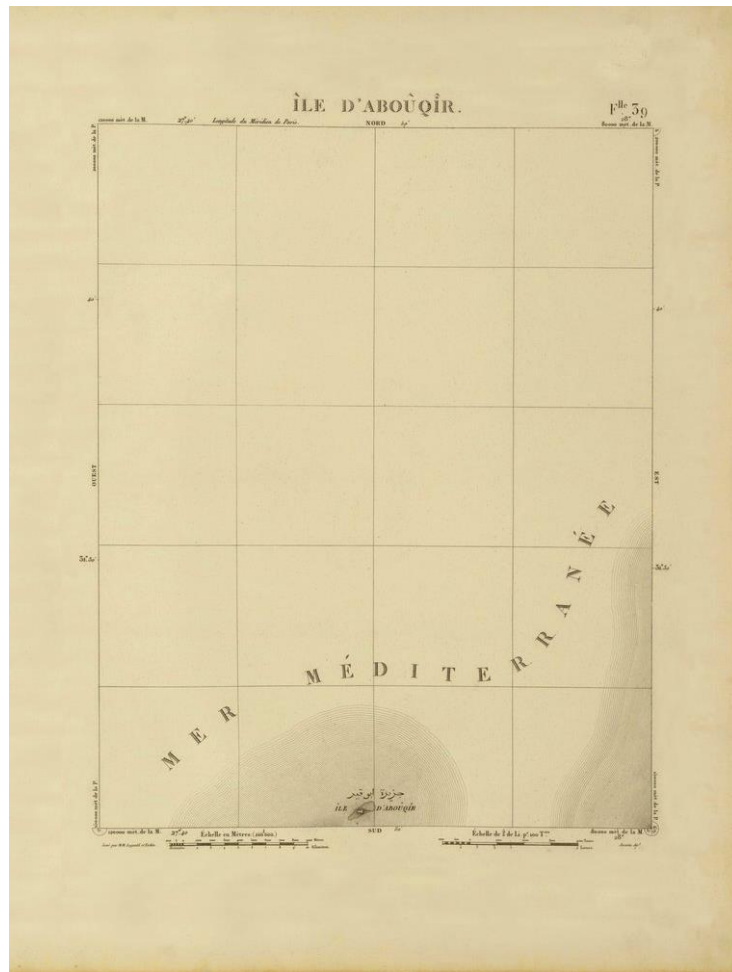
Roberto Casati, CNRS/EHESS : « La cartographie du territoire du vide »

Prenez une cellule (un espace créant un carré entre les lignes de la grille) où seule la mer se trouve dans le territoire représenté de la carte d'Abou Quir. Que représente exactement la carte d'Abou Quir *dans ce carré* ? Une mer ? Une certaine mer ? Une étendue d'eau... sachant qu'aucune molécule d'eau (ou très peu) présente au moment de la conception de la carte ne l'était encore au moment de l'impression. Plus généralement, *que représentent les parties maritimes des cartes maritimes* ?

¹ « Philologie de la littérature mondiale », traduction de l'allemand par Diane Meur, in *Où est la littérature mondiale ?* Christophe Pradeau et Tiphaine Samoyault (dir.), *Essais et savoirs*, Saint-Devis, Presses Universitaire de Vincennes, 2005.

² *Ibid.*, p. 37.

³ cité par François Lefèvre dans *Histoire antique, histoire ancienne ?* Paris, Passés/Composés, 2021, p. 213.



Île d'Abou Quir. Planché 39 de Pierre Jacotin, *Description de l'Égypte, ou, Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française. Atlas géographique. Collection de l'auteur.* Crédit image : RC.

Odile Gannier, Université Côte d'Azur : « Passer des lignes, écrire dans la marge : frontières maritimes, circulations et croisements »

La mondialisation commence par les voyages et les circulations maritimes : qui sillonne les mers suit et écrit naturellement des lignes – nouvelles ou très fréquentées. Les lignes géographiques théoriques assignent des espaces plus ou moins libres (eaux territoriales ou internationales, lignes méridiennes ou parallèles, « rails » ou traversées, ...) dans lesquels les voyages sont licites ou interlopes. La caractéristique de ces lignes est d'être très précisément portées sur les cartes et repérées de façon absolue, mais, à la différence des routes et douanes terrestres, invisibles sur le terrain, calculées par triangulation et estime. Cette incertitude, dans ces larges espaces non colonisables qui sont « *mare nullius* », détermine une communauté des « gens de mer », pour qui ces lignes politiques sont un souvenir du cadastrage administratif – qui peut représenter la nécessité de défendre son territoire, son drapeau, sa langue contre des incursions importunes, mais peut aussi devenir très secondaire par rapport à l'obligatoire solidarité de la mer, en présence d'une façon commune de représenter des valeurs partagées. Les romans maritimes

s'en font l'écho, présentant des personnages marginaux aux carrefours de mondes aussi réels qu'intangibles, racontant leurs histoires de rencontres et de liens inattendus, comme *Le compagnon secret* (*The Secret Sharer*) de Joseph Conrad, *La dernière escale du Tramp Steamer* (*La última Escala del tramp steamer*) d'Alvaro Mutis, *Le Capitaine et les rêves* de Björn Larsson, *Le Quart* (*Bárdia*) de Nikos Kavvadias, par exemple.

Mots-clefs : Littératures de voyages ; déplacements et migrations ; thalassopoétique

ATELIER 2 : Littérature générale ou littérature mondiale ?

Modération : Marie Kondrat et Matilde Manara

Quel que soit le contexte de leur mise en place, la plupart des tentatives menées pour définir la « littérature générale » (eng. *General Literature*, de. *Allgemeine Literatur*, it. *letteratura generale*) semblent s'accompagner d'une forme d'inquiétude. Si la culture générale, la relativité générale ou encore la médecine générale renvoient à une forme de généralisme communément compris, la littérature générale constitue un impensé au sein des études littéraires, notamment en littérature comparée. Figurant dans l'appellation de la discipline dans le monde académique francophone (littérature générale et comparée, ou LGC), l'épithète « générale » a tantôt désigné l'histoire littéraire internationale, tantôt été assimilée à la théorie littéraire voire à la théorie tout court (la *French theory* et les *studies*).

Dans un chapitre de *La Théorie littéraire* consacré à la répartition interne des lettres, René Wellek et Austin Warren remettent en cause l'idée avancée en 1921 par Paul Van Tieghem, selon laquelle la littérature générale s'intéresserait aux phénomènes littéraires dont la portée dépasse les frontières nationales avec pour « but principal de reconnaître, de délimiter et d'étudier, à travers les différences qui séparent les littératures, les états communs et successifs de la pensée et de l'art dans les grands groupes de nations¹ ». Derrière les propos du philologue, Wellek et Warren entrevoient le rêve goethéen d'une histoire totale de la littérature, une sorte de récit linéaire où se trouveraient agencées toutes les réussites de la civilisation occidentale sans « égard aux distinctions linguistiques »². Une telle perspective risque certes de gommer les tensions entre les différentes littératures, ainsi que le partage entre centres et périphéries au sein de l'espace ou de la période étudiés ; en outre, elle peut aplatir la notion de « littérature générale » sur celle, également problématique, de « littérature mondiale »³.

¹ Paul Van Tieghem, « La synthèse en histoire littéraire : littérature comparée et littérature générale », *Revue de synthèse historique*, XXXI, 1921, p. 17.

² René Wellek et Austin Warren, *La Théorie littéraire*, trad. Jean-Pierre Audigier, Seuil, 1971, p. 69. Cette idée est partiellement reprise par Judith Schlanger : « Les œuvres particulières concrètes qui illustrent ce niveau général abstrait peuvent être choisies, et d'ailleurs ont été choisies, dans un cadre très étroit : les exemples proviennent de la haute littérature occidentale moderne, et souvent même d'une seule littérature. Or il est tout à fait légitime de traiter de littérature générale à partir de la seule littérature russe, par exemple, car la catégorie du général est une abstraction qui n'a pas à exprimer la complexité des situations concrètes. En particulier, et c'est un point très important, cette catégorie peut ignorer le problème de la multiplicité des langues. Judith Schlanger, « Les scènes littéraires », in Christophe Pradeau, Tiphaine Samoyault dir., *Où est la littérature mondiale ?*, PUV, 2005, p. 85-86.

³ Voir entre autres Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Seuil, 2008 ; Christophe Pradeau, Tiphaine Samoyault dir., *Où est la littérature mondiale ? op. cit.* ; Franco Moretti, « Conjectures on World Literature », *New Left*

Malgré l'absence de définition précise, la formule de « littérature générale » figure aujourd'hui dans des manuels universitaires et dans des brochures pédagogiques de nombreuses facultés – emploi facilité par la conception assez vaste du généralisme qu'elle désigne. On considérerait « générales » les approches du fait littéraire dont le geste méthodologique est inverse au mouvement comparatiste : là où la chercheuse en littérature comparée se pencherait analytiquement sur deux ou plusieurs cas particuliers, en littérature générale la chercheuse saurait opérer une synthèse à partir d'un ensemble de données différentes, organisées selon un ou plusieurs principes unificateurs¹. Si les échelles du grand et du petit, du près et du loin ne sont pas, ou pas entièrement, convertibles les unes dans les autres, comment les volets de la « littérature générale » et de la « littérature comparée » peuvent-ils être définis par exclusion mutuelle² ? Quelle serait alors la nature précise de l'articulation entre ces deux composantes de la discipline de la LGC ? À l'instar des débats récents autour du neutre ou de l'universel, peut-on penser le généralisme dans ce qu'il a d'historicisable ?

Avec cet atelier, nous proposons d'ouvrir une réflexion sur la formule même de « littérature générale », ses significations et sa portée dans différents contextes historiques, linguistiques et académiques. Si la littérature comparée est vraiment une discipline *mineure* par rapport à d'autres champs aux contours plus institutionnalisés, faudrait-il tenir pour « générale » toute étude se réclamant d'un domaine autre que celui strictement littéraire ? Ou définirons-nous par « général » ces travaux qui, au contraire, interrogent la littérature dans ses fondations proprement théoriques ? Ces interrogations impliquent aussi que le débat soit d'emblée orienté vers ses ébauches pratiques : une place importante sera alors accordée aux réflexions méthodologiques (e.g. quel corpus pour une thèse en littérature générale ?), aux questions d'enseignement (e.g. problème des canons, étude des textes plurilingues ou des textes traduits) tout comme à la pensée de la pratique théorique.

Les interventions prévues dans l'atelier pourront ainsi ouvrir un débat plus large sur les rapports entre littérature comparée et littérature générale, littérature générale et théorie littéraire, ainsi que littérature générale et littérature mondiale.

Evelyn Dueck, Université de Genève : « Littératures générales – le terme et ses concepts depuis le XIX^e siècle »

La contribution s'intéressera à l'histoire conceptuelle du terme « littérature générale » depuis sa première apparition en 1817 dans le *Cours analytique de littérature générale* du dramaturge Népomucène Lemerrier (1771-1840) jusqu'aux débats au sujet du rapport entre « littérature générale » et « littérature comparée » dans les années 1950. S'agit-il, à ses débuts au

Review 1, janvier-février 2000 ; Gayatri Chakravorty Spivak, *Death of a Discipline*, Columbia University Press, 2003 ; David Damrosch, *What is World Literature?*, Princeton University Press, 2003.

¹ L'œuvre de Benjamin nous met cependant en garde contre l'apparente complémentarité entre ces deux mouvements : « L'élément subjectif de sa pensée », écrit Adorno dans *Prismes*, « se réduisait à l'art de la différence spécifique : [...] il éprouvait le besoin de rompre avec une logique qui noie le particulier dans l'universel ou n'obtient l'universel qu'en faisant abstraction du particulier ». Theodor Adorno, *Prismes. Critique de la culture et de la société*, trad. Geneviève Rochlitz et Rainer Rochlitz, Payot, 2010, p. 292.

² Voir notamment Anne Tomiche dir., *Le Comparatisme comme approche critique, t. 3, Objets, méthodes et pratiques comparatistes*, Classiques Garnier, 2017 et Maria de Jesus Cabral, Maria Herminia Amado Laurel, Franc Schuerewegen, *Lire de près, de loin : close reading vs distant reading*, Classiques Garnier, 2014.

XIX^e siècle, d'un terme qui désigne surtout une méthode, à savoir l'étude positiviste de la littérature comme un ensemble de faits, on observe, au début du XX^e siècle et surtout en France, un changement dans l'utilisation du terme qui entend désormais par « littérature générale » non plus une méthode, mais un corpus supranational. La discipline de « la littérature générale » étudierait alors l'histoire littéraire de ce corpus mondial. Nous allons retracer les différentes façons de conceptualiser ce terme en nous focalisant principalement sur les discours francophones et germanophones. Nous mettrons en lumière les traces que ces discours ont laissé dans la deuxième moitié du XX^e siècle et nous discuterons, enfin, l'actualité du terme et de ces concepts pour une « littérature générale et comparée » aujourd'hui.

Mots-clés : corpus comparatiste ; histoire littéraire ; Lemerrier

Enrica Zanin, Université de Strasbourg : « À la recherche de la “littérature générale” »

Que signifie, au juste, littérature « générale » ? Ce terme assez flou et suranné ne semble résister que dans les intitulés vagues des maquettes universitaires et des sociétés savantes. Je chercherai, dans cet article, à en retracer les origines, dans les premiers cours de « littérature générale » (notamment dans ceux de Lemerrier en 1814-15) et dans les premiers numéros de la *Allgemeine Literatur Zeitung* (1785), où la littérature est pensée à l'insigne de la *Unparteilichkeit*, *Allgemeinheit*, *Vollständigkeit* et *Ausführlichkeit* (impartialité, généralité, complétude, attention au détail).

Par cette enquête, j'entends mieux comprendre le(s) sens de ce terme, les raisons de son apparition à la fin du XVIII^e siècle, et les changements qu'il a produit au sein des disciplines littéraires. En appréhendant cette dénomination ancienne à l'orée de sa naissance, j'espère montrer que la littérature « générale » questionne et repense les fondements des catégories, plus actuelles, de littérature comparée et de littérature mondiale.

Mots-clefs : Lemerrier ; *Allgemeine Literatur Zeitung* ; Littérature générale.

Maéva Boris, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3 : « Le Parnasse est-il une catégorie (vraiment) générale ? Étude d'un transfert générique et culturel de la France au Brésil »

L'objectif de cette étude est d'interroger le degré de généralité qu'il est possible d'imputer à la notion de Parnasse ou de poésie Parnassienne quand celle-ci est employée dans le discours critique. Le caractère proprement général d'une catégorie comme celle de Parnasse est d'emblée problématique, tout d'abord, dans la mesure où il s'agit d'un nom de mouvement littéraire (et non d'un nom de genre), notion historique indétachable d'un contexte particulier : le Parnasse désigne autant, si ce n'est plus, une époque (celle de la fin du XIX^{ème} siècle en France), qu'un style de poésie fondé sur un réservoir de thèmes et de formes communes. De ce fait, si cette catégorie participe pleinement de l'arsenal lexical dont dispose la critique littéraire pour nommer et classer la littérature, elle y participe selon des modalités ambivalentes qu'il s'agira d'analyser ici.

On se propose à cet effet de centrer la réflexion sur la fortune qu'a connue le Parnasse au Brésil, sous l'influence de la France. Le problème que pose une catégorie telle que celle de Parnasse est en effet interculturel avant tout : comment est-il possible qu'une catégorie empirique et historique – au degré de généralité nécessairement limité – puisse subsumer d'autres textes que ceux produits dans le contexte socio-historique qui a vu naître l'expression ? Le cas du Parnasse brésilien, à cet égard, pose cette question de façon emblématique dans la mesure où il éprouve, plus que tout autre transfert générique, les limites de l'interculturalité : là où les notions de romantisme ou de symbolisme semblent avoir évolué de façon globale à l'échelle d'une partie de l'Europe et d'autres espaces tels que le Brésil, le cas du Parnasse – dans ce qu'il a de plus particulier et de plus épisodique à l'échelle de la France – prend l'allure d'une anomalie générique.

En ce sens, bien que l'expression « Parnasse » soit très répandue et intuitivement acceptée dans l'historiographie de la littérature brésilienne telle qu'elle s'est constituée au Brésil de la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, il s'agit ici de revenir sur les conditions de ce sentiment d'évidence et de postuler, ce faisant, que l'existence d'une poésie parnassienne au Brésil ne va pas de soi. L'enjeu ne concerne cependant pas la littérature parnassienne en soi – dont il ne s'agit pas de contester ou de confirmer le caractère parnassien – mais bien l'usage qui a pu être fait de la notion de Parnasse dans la constitution d'une littérature brésilienne : dans quelle mesure le vocabulaire de la critique littéraire a-t-il pu être reporté d'une culture à l'autre ?

En parcourant un corpus brésilien de critique littéraire, on tâchera donc d'analyser la façon dont le terme « Parnasse » et l'idée générale de poésie parnassienne s'implantent au Brésil au tournant du XIX^e au XX^e siècle. Ce corpus se compose d'études brésiliennes de deux ordres : les premières sont de nature monographique et se consacrent explicitement au Parnasse dans toute sa spécificité – qu'il s'agisse d'essais tels que celui de Duarte Montalegre, *Ensaio sobre o parnasianismo brasileiro* (1945) ou de monographies consacrées à des auteurs emblématiques du mouvement tels qu'Olavo Bilac ou Raimundo Correia – ; les secondes, quant à elles, relèvent d'études générales et consistent principalement en des manuels et des usuels de référence (notamment ceux d'Antonio Candido et d'Afrânio Coutinho) dans lesquelles il s'agira d'identifier la place qu'occupe le Parnasse au sein d'autres catégories génériques usitées par la critique brésilienne.

Concept à la fois éthique et politique mis en avant par Édouard Glissant pour opposer à la marche forcée de la mondialisation capitaliste un autre imaginaire, la *mondialité* peut-elle nous aider à penser ce que les confins ukrainiens font aujourd'hui à la réflexion comparatiste ? La lecture croisée du Polonais Andrzej Stasiuk et de l'Ukrainien Yuri Andrukhovych se prête volontiers à la mobilisation de la « boîte à outils » glissantienne. En effet, ces deux écrivains strictement contemporains ont attaché leurs succès littéraires et leur reconnaissance internationale à la singularité d'un même territoire transfrontalier : la Galicie. Nés en 1960, Andrukhovych et Stasiuk ont même collaboré au tournant de l'an 2000 à l'écriture d'un essai multilingue à quatre mains : *Moja Europa* [*Mon Europe*]. À partir de leur espace énonciatif commun, ces deux auteurs ont développé des poétiques littéraires parallèles qui engagent la transversalité d'une même pensée de la Relation. Publié en 1995, le recueil *Opowieści galicyjskie* [*Contes de Galicie*] a été traduit très tôt dans plusieurs langues occidentales. Il a contribué à faire d'Andrzej Stasiuk l'un des chefs de file de la nouvelle littérature polonaise et l'un des principaux représentants de la littérature de voyage contemporaine (prix Nicolas Bouvier pour *Wschód* [*L'Est*] en 2018). À partir de ses deux premiers romans *Рекреації* [*Récréations*, 1992] et *Московида* [*Moscoviada*, 1993],

Yuri Andrukhovytch n'a cessé de porter un regard décalé sur la fin de l'Union Soviétique et sur les destinées carnavalesques de son immense empire multiethnique. *Лексикон інтимних міст* [Lexique de mes villes intimes, 2011] est son dernier ouvrage traduit en français. Le sous-titre revendique l'inscription de l'écrivain ukrainien dans une démarche à la fois « géopoétique » et « cosmopolitique ». C'est donc à l'interaction continuée de ces trois échelles (le local, le national, le global) que nous souhaiterions consacrer cette lecture comparatiste pour mieux appréhender ce que la littérature des confins ukrainiens apporte à la théorisation du « cosmopolitisme d'en-bas¹ ».

Mots-clefs : confins ; mondialité ; cosmopolitisme ; voyage ; carnaval ; Ukraine

Lucie Garrigues, Sorbonne Université : « Réception et mondialisation : le cas de *Heart of Darkness* de Joseph Conrad »

Cette intervention propose d'interroger les rapports entre littérature générale et littérature mondiale à partir de l'étude de la réception d'une œuvre littéraire occidentale, *Heart of Darkness* de Joseph Conrad, pour penser la mondialisation de la littérature. Depuis sa parution en 1899, l'œuvre fait l'objet de réceptions critiques et fictionnelles plurielles, d'une généralisation dans des domaines différents (la littérature, mais aussi les arts et les débats historiographiques), des aires culturelles variées et des contextes diversifiés qui mettent en œuvre des logiques d'interprétation différentes. Le devenir mondialisé de cette œuvre écrite durant la période coloniale dans le monde post-colonial sera interrogé pour montrer par quel écart dans les conditions de la réception une œuvre reçue au moment de sa publication comme une critique de l'exploitation coloniale est lue et interprétée par des auteurs de pays anciennement colonisés comme un texte profondément impérialiste. Ce glissement dans la réception met ainsi en jeu la tradition culturelle européocentriste telle qu'elle est relue et réélaborée en fiction dans d'autres aires géographiques et culturelles. Une réflexion sur la circulation du récit de Conrad dans le monde colonial puis post-colonial permet de présenter un exemple d'une culture littéraire qui devient mondiale, fait dont les auteurs contemporains ont conscience et qu'ils mettent en scène dans leurs récits. Une étude sur les réceptions de *Heart of Darkness* dans une perspective diachronique rend ainsi possible l'élargissement du corpus d'étude à une perspective extra-occidentale, prenant en compte la question des langues d'écriture et des traductions des œuvres, en même temps que la mise en lumière d'œuvres en dehors du canon occidental, ce qui est l'occasion d'un décentrement.

¹ Voir Arjun Appadurai, *Condition de l'homme global*, trad. Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2013, en particulier le chapitre X, « Le cosmopolitisme d'en bas : quelques leçons d'éthique tirées des taudis de Mumbai ».

ATELIER 3 : Les hétérotopies fictionnelles au sein de la littérature migrante.

Pertinence, typologie, fonctions.

Modération : Alex Demeulenaere

La littérature migrante (Moisan) ou l'écriture migrante (Nepveu), la littérature de la migration (Frank) ou encore la littérature issue de l'immigration (Halen, Bonn) sont des étiquettes différentes, parfois contestées, pour désigner les corpus littéraires qui sont principalement le fruit des grands mouvements migratoires, parfois postcoloniaux, qui gagnent en importance à partir du dix-neuvième siècle. En tant que telle, l'existence de ces corpus constitue une première étape dans la remise en question des littératures nationales monadiques et témoigne donc de la dynamique de globalisation de la littérature qui est au centre de ce colloque. Il s'agit d'une littérature de contact (Pratt), qui peut être analysé sous différentes perspectives : le contact culturel le sera dans les paradigmes inter-, multi- et transculturels, alors que la perspective linguistique favorisera une lecture des multilinguismes. Dans cet atelier, nous allons plutôt aborder les interactions spatiales qui se font jour dans la littérature migrante.

Cette littérature est en effet caractérisée par le contact, le choc, la coexistence de deux ou plusieurs espaces, aussi bien aux niveaux biographiques, sociologiques qu'historiques. Si l'optique cosmopolite (Coste) d'une littérature monde vise à minimiser les différentiations spatiales et géographiques au profit d'une littérature articulée thématiquement et sociologiquement à l'échelle globale, la question de savoir si elles sont opérantes à différents niveaux du processus de création littéraire reste pertinente. Alors que l'approche sociologique des champs de production d'inspiration bourdieusienne s'est avérée fructueuse pour cerner les spécificités des écrivains immigrés, par exemple en littérature algérienne (Leperlier), nous adopterons une approche discursive pour interroger la coexistence d'espaces au sein de narrations fictionnelles.

La notion d'hétérotopie (Foucault) sert de point de départ aux communications de l'atelier. Si pour Foucault, la notion a d'abord une valeur sociologique, nous la réutilisons dans le cadre des études littéraires et culturelles pour décrire la création d'espaces fictionnels autres, différents au sein de l'écriture migrante. Il s'agira dans un premier temps d'étudier la nature de ces différents espaces et de scruter ensuite leur fonction particulière dans l'économie narrative. À première vue, les hétérotopies fictionnelles peuvent ainsi occuper une fonction mémorielle, politique, esthétique, cathartique, etc. Dans un deuxième temps, il s'agira de déterminer si cette coexistence de plusieurs espaces s'articule à partir de l'établissement de frontières (Fellner) narratives et discursives marquées, ou si, au contraire, le passage d'un espace à l'autre fluctue ou se fluidifie (Lintveldt et Paré) jusqu'à opposer à l'hétérotopie une dynamique homotopique qui s'inscrirait dans une globalisation de la littérature.

Références :

Bonn, Charles (dir.), *Littératures des immigrations. 1 : Un espace littéraire émergent*, Paris, L'Harmattan, 1995.

Coste, Didier, *A Cosmopolitan Approach to Literature. Against Origins and Destinations*, Londres-New York, Routledge, 2023.

Fellner, Astrid, « Grenze und Ästhetik: Repräsentationen von Grenzen in den kulturwissenschaftlichen Border Studies », dans Gerst, Dominic / Klessmann, Maria / Krämer, Hannes (dir.), *Grenzforschung. Handbuch für Wissenschaft und Studium*, Baden-Baden, Nomos, 2020, p. 436-456.

Frank, Søren, *Migration and Literature. Günter Grass, Milan Kundera, Salman Rushdie, and Jan Kjærstad*, New York, Palgrave Macmillan, 2008.

Foucault, Michel, « Des espaces autres », dans *Empan* 54 : 2, 2004, p. 12-19.

Halen, Pierre, « À propos des modalités d'insertion des littératures dites de l'immigration ou migrants dans le système littéraire francophone », dans Dumontet, Danielle / Zipfel, Frank (dir.), *Écriture migrante/Migrant Writing*, Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 2008, p. 37-48.

Moisan, Clément, *Écritures migrantes et identités culturelles*, Québec, Nota Bene, 2008.

Nepveu, Pierre, *L'écologie du réel : mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine : essais*, Montréal, Boréal, 1988.

Leperlier, Tristan, « Un champ littéraire transnational ? Le cas des écrivains algériens », dans *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 224, 2018, p. 12-33.

Lintvelt, Jaap / Paré, François, *Frontières flottantes/Shifting Boundaries. Lieu et espace dans les cultures francophones du Canada/Place and Space in the Francophone Cultures of Canada*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2001.

Pratt, Marie-Louise, *Imperial Eyes, Travel Writing and Transculturation*, London-New York, Routledge, 1992.

Stefania Cubeddu-Proux, Université Paris Nanterre : « La voie des choses : fonction des objets dans un cadre hétérotopique chez Ken Bugul, Igiaba Scego et Kim Thúy »

Je me propose d'étudier des espaces différents à partir de la notion d'hétérotopie de Michel Foucault dans trois œuvres : *Le Baobab fou* de Ken Bugul (1982), *Mãn* de Kim Thúy (2013) et *Adua* d'Igiaba Scego (2015). Née au Sénégal, après avoir vécu entre autres en Belgique et en France, Ken Bugul vit aujourd'hui au Bénin. Kim Thúy est d'origine vietnamienne et vit désormais au Québec et Igiaba Scego est née d'une famille somalienne à Rome. Si Ken Bugul et Kim Thuy écrivent en français, Igiaba Scego, quant à elle, publie en italien. Dans les trois cas en revanche, on assiste à l'utilisation d'éléments linguistiques et culturels qui renforcent le questionnement entre le lieu d'origine et la ville d'arrivée.

Dans les trois textes proposés, un dialogue entre les espaces prend progressivement forme grâce à ce qu'on pourrait appeler un objet transitionnel (Winnicott). Or, si l'objet transitionnel favorise d'ordinaire la séparation – ici, de la terre mère/de la mère patrie ? –, dans le cas de ces trois œuvres, il peut aussi être le moyen d'un rapprochement, ou même constituer un pivot pour la construction d'un lieu hétérotopique avec lequel les personnages principaux des romans ne cessent de dialoguer.

L'espace, dans le cas de ces œuvres, donne la parole au temps et à l'exploration identitaire.

Alex Demeulenaere, Université de Lorraine : « Les hétérotopies mémorielles en littérature migrante francophone à l'exemple de Rodney St. Eloi, Assia Djébar et Laïla Slimani »

L'écriture migrante construit souvent une double dimension spatiale qui correspond au mouvement migratoire qui en est à la base : celle du pays d'accueil, réelle et réaliste, et celle du pays d'origine. Cette dernière peut se manifester sous plusieurs formes : la description réaliste, le fantasme, le rêve, la nostalgie, qui constituent autant de déclinaisons d'un effort de mémoire. Le but de ma communication, et du projet de recherche qui la sous-tend, est d'étudier et de systématiser les rapports entre ces espaces à l'aide de la notion d'*hétérotopie mémorielle*. Le concept d'hétérotopie, développé par Michel Foucault pour désigner des espaces en dehors du quotidien d'une société et ayant une fonction particulière, peut selon nous être utilisé pour désigner la signification attribuée au pays d'origine dans le cas de l'écriture migrante. En y incluant une perspective mémorielle, nous voulons en outre analyser la structure narrative particulière de telles hétérotopies.

Comme notre analyse doit aboutir à une typologie des hétérotopies mémorielles dans l'espace francophone, nous proposons de présenter de premiers résultats à partir de l'étude des œuvres de Rodney St Eloi, Assia Djébar et Leïla Slimani, qui sont toutes marquées par le croisement des espaces décrite plus haut. Nous pourrions ensuite discuter l'applicabilité et le potentiel heuristique de la notion d'hétérotopie mémorielle à un corpus francophone hétérogène aussi bien du point de vue géographique que temporel.

Juliane Tauchnitz, Universität Würzburg : « Espaces littéraires, langagiers, culturels et religieux en mouvement chez Najat El Hachmi et Alice Zeniter »

À l'âge de huit ans, l'auteure Najat El Hachmi déménage du Nord du Maroc à Vic en Catalogne. En 2008, elle obtient le prix *Ramon Llull* pour son roman *L'últim patriarca* et devient une sorte de symbole d'une production créative *en devenir* qu'est la littérature hispano- (et catalano-)marocaine. L'auteure Alice Zeniter, fille d'une mère française et d'un père algérien, par contre, n'a jamais connu une autre vie que celle qu'elle a menée en France. Et c'est depuis la France qu'elle s'exprime dans son roman *L'art de perdre* (2017) où sa protagoniste Naïma voyage pour rencontrer la partie algérienne de sa famille. A première vue, il semble que les deux auteures n'auraient que peu en commun. Cependant, toutes les deux se placent dans un espace littéraire particulier où la perspective de la fille de parents immigrés (Hargreaves) et celle d'une autrice de la « génération 1,5 » (Rumbaut) commencent à s'entremêler.

Dans mon intervention je propose une lecture croisée de *La filla estrangera* (*La fille étrangère*, 2015) de Najat El Hachmi et de *L'art de perdre* d'Alice Zeniter en me concentrant sur l'espace qu'elles créent dans ces œuvres – un espace hétérotopique et en mouvement qui résulte d'un jeu textuel de positions et de positionnements narratifs qui sont liées au sujet de la migration et qui ébranlent les catégories du lieu (d'origine, d'accueil) en remplaçant le lieu géopolitique concret par celui créé en littérature.

ATELIER 4 : Questions du comparatisme, vues du Sud

Modération : José Luis Jobim

L'expression *Nouveau Mondisme* est utilisée pour désigner une certaine représentation du *Nouveau Monde*, élaborée à partir de l'Europe (Jobim, 2020). Comme la Littérature Comparée s'est constituée, à partir du XIX^e siècle, selon des paramètres européens, la construction de comparables, lorsqu'elle incluait des éléments du Sud, était élaborée à partir de théories ou d'idées européennes qui donnaient un sens aux éléments comparables. En étant constitués comme *comparables*, ces éléments étaient déjà investis des sens que ces théories ou idées leur attribuaient : par conséquent, les affinités, analogies, similitudes ou différences, contrastes, dissemblances, relevés entre eux étaient tributaires de ces théories ou de ces idées qui devenaient partie intégrante des significations historiques des comparaisons. Cet atelier discutera de manière critique certaines traditions comparatives, à partir de leurs idées d'origine et d'études de cas, en présentant des points de vue du Sud.

José Luis Jobim, Université Fédérale Fluminense : « En comparant le comparatisme : un point de vue du Sud »

En 2023, j'ai été invité par l'Association brésilienne de littérature comparée à parler de la façon dont la littérature comparée doit répondre à l'émergence des nouvelles communautés transnationales. Je crois que la première remarque à faire est qu'il existe une communauté transnationale construite dans le cadre de la littérature comparée, même si les termes ou le contenu de cette construction sont constamment en discussion. C'est la raison pour laquelle tant de collègues d'universités diverses et de divers pays se sont également exprimés sur ce sujet lors des congrès de l'*American Comparative Literature Association* (Association américaine de littérature comparée) et de l'*International Comparative Literature Association* (Association internationale de littérature comparée).

Mon argument de base est que l'un des enjeux fondamentaux du comparatisme est une relation problématique avec le nationalisme et le cosmopolitisme. Ce n'est évidemment pas nouveau, puisque Ferdinand Brunetière, l'un des grands comparatistes du passé, en faisant le point sur la littérature européenne du XIX^e siècle dans un article publié en 1899, soulignait déjà cette relation problématique. Je crois cependant qu'il faut aujourd'hui mieux définir de quel nationalisme et de quel cosmopolitisme nous parlons.

Dans cette brève contribution, à partir de ma perspective sud-américaine et brésilienne, j'ai l'intention de discuter : 1) des enjeux de la construction des comparables au Brésil et en Amérique du Sud ; 2) de la relation du comparatisme du Sud avec le nationalisme et le cosmopolitisme ; 3) de la circulation littéraire, vue du Sud.

Mots-clefs : construction des comparables ; Brésil/Amérique du Sud ; circulation littéraire et culturelle.

François Weigel, Université Fédérale de Rio de Janeiro : La représentation urbaine dans des fictions du « Sud »

Dans une lecture croisée de différents romans contemporains, écrits par des auteurs de cultures différentes, mais tous marqués par la colonialité, je tenterai d'analyser comment la fiction peut amener le lecteur à s'interroger sur les processus de mondialisation et de modernisation urbaine qui ont affecté des espaces généralement regroupés sous la terminologie de régions du « Sud ». Dans le cadre de mon doctorat, j'ai étudié les principales orientations du roman brésilien, en prenant comme principe directeur le processus croissant d'urbanisation et, surtout, l'insertion des réseaux urbains dans les réseaux de communication et d'information mondialisés, qui définissent le scénario actuel. Dans cette communication, j'ai l'intention d'ouvrir les lectures et les analyses avec des romans des Antilles et de la littérature africaine, ce qui me permettrait d'approfondir l'étude de l'oscillation entre le propre et l'étranger, le proche et le lointain, dans le contexte de l'internationalisation de la littérature (et concomitamment, des études littéraires).

En d'autres termes, je me propose d'examiner les relations entre l'écriture romanesque et l'univers urbain contemporain dans des régions du monde qui ont connu un processus d'urbanisation relativement récent et extrêmement rapide, beaucoup plus tardif et accéléré que dans les pays d'Europe et d'Amérique du Nord. Les romans seront compris comme des instances de réflexion sur les transformations de l'espace urbain et de la temporalité qui lui est associée. La réflexion théorique sera développée à partir de la lecture des textes littéraires, ou plutôt, la théorie sera pensée en lien avec l'étude des romans.

Mots-clefs : représentation urbaine ; romans du « Sud » ; mondialisation.

Rogério Lima, Université de Brasília : « Gilberto Freyre et la transculturation : appropriation et transformation de l'art européen en Amérique latine »

Dans le texte « Gilberto Freyre e a modernidade como continuidade criadora », préface à la nouvelle édition de *Vida, forma e cor* (2010), de Gilberto Freyre, le poète et essayiste brésilien Ângelo Monteiro souligne que l'écrivain et sociologue brésilien Gilberto Freyre partage la « conception nietzschéenne de la culture comme transformation, voire comme déformation de l'héritage reçu, et non comme sa reproduction automatique, comme il le souligne [...] dans [son ouvrage] *Région et Tradition* [...] ».

Critique de l'universalisme, et partisan d'un certain nominalisme, Freyre comprenait que : « Le contact plus important des européens, après le XVe siècle, avec les populations tropicales non européennes, semble avoir montré à ces européens, dans une manière décisive, être précaire l'idée d'un art unique dans ses formes d'expression d'une humanité indivisible ou indivisé » (FREYRE, 2010, p. 221).

Gilberto Freyre, dans l'essai « Civilização, religião e arte », dialogue avec le tropicaliste Marston Bates, soulignant que l'Amérique latine devient « le seul exemple de la transplantation à grande échelle de la culture européenne sous les tropiques ; mais une transplantation dans laquelle des éléments non européens de la culture ont résisté à leur absorption par des éléments européens » (FREYRE, 2010, p. 209). Pour Marston Bates, la civilisation latino-américaine était plus

intéressante dans les espaces ou les lieux où les éléments indigènes et européens fusionnaient, comme on peut le voir dans l'art mexicain. Ou dans l'art brésilien » (FREYRE, 2010, p. 209).

Dans cette communication, je vise à aborder les analyses produites par Gilberto Freyre relatives aux marques issues des processus de transculturation identifiés dans les arts africains, asiatiques et amérindiens et aussi l'exposition de la diversité culturelle réalisée à travers l'art chrétien porté par les peuples européens à des peuples non européens en Amérique latine. Dans ce contexte, l'art catholique — qui s'est avéré plus efficace dans le processus de transculturation artistique que l'art pratiqué par les Européens protestants (FREYRE, 2010, p. 223) — a été approprié et transformé par des peuples non européens.

Mots-clefs : Amérique latine ; appropriation ; art non européen ; Gilberto Freyre; transculturation ; transformation.

Nabil Araújo, Université de l'État de Rio de Janeiro : « National par traduction »

Dans un essai désormais classique, Roberto Schwarz (1986), partant de « l'expérience du caractère factice, sans authenticité, imité de la vie culturelle que nous menons » (les Brésiliens et les Latino-Américains) – expérience synthétisée dans la formule des « idées déplacées » –, se démarquait des « nationalismes de gauche comme de droite » et de leur « recherche d'un véritable fond national [...] en éliminant ce qui n'est pas autochtone » (le « national par soustraction »). Il s'est également démarqué d'une « certaine philosophie française récente », dans le sillage de laquelle des critiques tels que Silviano Santiago et Haroldo de Campos ont cherché à inverser le lieu commun selon lequel « la copie est secondaire par rapport à l'original », en proposant « une interprétation triomphaliste de notre retard », analogue à celle tentée par le programme anthropophagique des années 1920 : « nous passerions du retard au progrès, de la déviation au paradigme, de l'infériorité à la supériorité ». Trois décennies plus tard, João Adolfo Hansen (2016), assumant une « perspective internationaliste » qui rejette en même temps le problème des « idées déplacées » et la réponse nationaliste à ce problème, défendra, en se basant sur Abel Barros Baptista, « l'idée de la littérature comme une hospitalité inconditionnelle et une traduction ». Ce faisant, Hansen reprend à son compte la conception universaliste de la *Weltliteratur* postulée au XIXe siècle par Goethe – qui « se réfère à ce qui est génériquement humain et commun à tous les hommes » – en ignorant les profondes inégalités reconnues par Franco Moretti (2001) dans le « système-monde littéraire ». Le problème réside dans la fausse équivalence suggérée alors par Hansen entre « hospitalité inconditionnelle » et « traduction » : en revenant aux propositions de Baptista (2005 ; 2014), nous montrerons qu'en vérité la traduction s'impose précisément parce que l'hospitalité inconditionnelle en littérature n'est rien d'autre qu'une « utopie », et que l'hétérogénéité linguistique qu'exige la traduction comme performance constitutive de la langue est justement ce qui permet de redonner une nouvelle clé au problème du national(isme) dans le domaine esthético-littéraire : *le national par traduction*.

Mots-clefs : Littérature ; nationalisme ; cosmopolitisme ; traduction intralinguistique ; traduction interculturelle.

Christian Dutilleux, Université Fédérale Rurale de Rio de Janeiro : « Vu du Brésil, le sud des auteurs noirs brésiliens et des auteurs africains de langue portugaise. »

Après l'indépendance du pays en 1822, la littérature brésilienne restera longtemps dominée par un double mouvement : d'un côté, la volonté d'éloignement de la métropole portugaise ; de l'autre, l'invention de ce que Wander Melo Miranda appelle une « nation littéraire » où les auteurs, les thèmes, les personnages, les espaces, le style et même la langue sont censés refléter à la fois l'originalité et l'unité du pays. Depuis quelques décennies, cette hégémonie du national (même si tempérée par quelques mouvements régionalistes) s'effrite progressivement, alors qu'apparaissent de nouveaux horizons de la création et de la diffusion des œuvres littéraires. Notre communication va aborder deux phénomènes récents, significatifs et partiellement complémentaires : la présence consolidée sur la scène brésilienne de la littérature africaine de langue portugaise et l'émergence d'une génération d'écrivains brésiliens noirs. Depuis les années 90, les œuvres d'écrivains africains lusophones circulent de plus en plus facilement au Brésil. Le lectorat brésilien découvre ainsi de nouvelles créations, de nouvelles ambiances et un vocabulaire différent, souvent langues africaines. Le Brésil est le principal marché de cette littérature et, de ce fait, la plateforme d'un regard du sud vers le sud. D'autre part, dans ce pays où vivent plus de cent millions de Noirs, est apparue une nouvelle génération d'auteurs noirs de fiction. Autrefois marginalisés, les écrivains noirs ont récemment remporté les prix littéraires les plus prestigieux et sont en tête des listes de vente. À nouveau, leurs regards portés sur la réécriture de l'histoire des Noirs et les identités contemporaines sont profondément ancrés dans un point de vue du sud.

Mots-clefs : littérature africaine de langue portugaise ; auteurs noirs brésiliens ; circulation littéraire ; point de vue du sud.

ATELIER 5 : Le jardin au souffle du monde

Modération : Jean-Louis Haquette

Même s'il est défini par sa clôture, qui le sépare du reste de la nature et le constitue comme espace autre, le jardin, au long de son histoire, a toujours été un espace ouvert au souffle du monde. D'abord par la migration des espèces cultivées, mais aussi par la circulation des modèles et des créateurs. Il possède donc souvent une forte dimension cosmopolite. Processus d'artificialisation de la nature (en l'associant souvent à différentes formes d'utilité) le jardin existe *in situ* et *in texto*, de façon assez constante, des préceptes pratiques aux inventions rêveuses, ce qui est fait un objet culturel complexe, doublement propice à l'enquête comparatiste.

Cet atelier se propose d'interroger à différentes époques comment le jardin se fait microcosme, au sens strict du mot, à savoir petit monde, par métonymie ou par métaphore, comment son cosmopolitisme s'exprime (comme réalité, comme aspiration ou comme menace) comment enfin se joue la tension entre la clôture d'un espace limité et l'ouverture aux horizons mondiaux, sachant que les contours du « monde » ont largement changé. On abordera aussi le

renversement contemporain qui fait du monde un jardin planétaire (Gilles Clément), souvent mis en péril ou reconfiguré par la fiction narrative.

Participants :

- Isabelle Moreau-Trivisani, Université d'Angers : « Du Brésil aux Mascareignes : cultiver au jardin dans le contexte colonial de la première modernité »

- Jean-Louis Haquette, Université de Reims : « Claquemurer l'univers ? Les paradoxes du jardin paysager au XVIII^e siècle »

- Caroline Fischer, Université de Pau : « L'île aux Paons, un *hortus conclusus* et ses ouvertures vers le monde »

- Anne-Rachel Hermetet, Université d'Angers : « Les jardins de Marco Martella »

- Bertrand Guest, Université d'Angers : « Cosmopolitique du Muséum et du Jardin des Plantes : un lieu, des plurivers ? »

ATELIER 6 : Écritures post-migrantes franco-allemandes

Modération : Marina Ortrud Hertrampf et Fanny Platelle

La France et l'Allemagne sont deux pays d'immigration. Les personnes qui ont une expérience directe ou indirecte de la migration ne sont plus, depuis longtemps, des cas particuliers – cela vaut bien sûr aussi pour les écrivains. Les œuvres d'auteurs et autrices (post-)migrants, qui écrivent dans la langue du pays où ils/elles vivent, sont souvent qualifiées de « littérature migrante / de migration ». Cette classification comme « autre » littérature (francophone, non française, ou germanophone, non allemande), largement répandue en France et en Allemagne, est cependant à réexaminer pour deux raisons principales : d'abord, la France et l'Allemagne sont, pour beaucoup d'auteurs et autrices issus de l'immigration, des patries linguistiques, culturelles et sociales, qui se trouvent souvent au centre de leurs œuvres. Il est donc particulièrement intéressant d'étudier comment cette patrie est représentée : les représentations de la France et de l'Allemagne comme patries dans les œuvres d'auteurs et autrices (post-)migrants se différencient-elles, et dans quelle mesure, de celles d'écrivains non issus de la migration ?

Ensuite, la valeur heuristique des localisations littéraires nationales est de plus en plus fondamentalement remise en question dans le contexte de la globalisation, de la mobilité, du multilinguisme et de la diversification transculturelle des univers de vie. Des désignations alternatives de l'écriture dans l'entre-deux, telles que la « littérature en mouvement » d'Ottmar Ette, tentent de rendre compte de ces réalités.

Dans notre atelier, nous souhaitons approfondir ces deux questions étroitement liées en nous penchant sur les œuvres d'auteurs et autrices (post-)migrants francophones et germanophones. Il s'agira d'une part de déterminer s'il existe des différences dans la représentation de la patrie et dans la perception par rapport aux auteurs et autrices nationaux. D'autre part d'analyser dans quelle mesure les œuvres littéraires peuvent être des exemples précurseurs de transculturalité postnationale.

Marina Ortrud M. Hertrampf, Université de Passau : « La francophonie littéraire comme littérature-monde en français ou la lutte de Shumona Sinha pour une reconnaissance égalitaire »

La migration, la mobilité et le contact culturel caractérisent la réalité de notre vie et pourtant, nous sommes loin de vivre dans un monde post-migratoire et post-national. Bien au contraire, dans le contexte de nombreuses crises, des voix critiques envers l'Europe et les mouvements migratoires se sont renforcées. Ce sentiment de critique de l'intégration, voire d'exclusion, se reflète également dans la perception et la réception des auteurs et autrices de langue française sur la scène littéraire française. Jusqu'à aujourd'hui, cette perspective nettement francocentré se traduit par une différenciation entre la littérature française du centre (la « vraie » littérature française) et celle de la périphérie (littérature francophone). Pour les auteurs et autrices qui vivent et écrivent en France et qui, dans de nombreux cas, sont également de nationalité française, cette différenciation n'est rien d'autre qu'une exclusion discriminatoire.

Dans son texte autobiographique *L'autre nom du bonheur était français* (2022), l'autrice translingue Shumona Sinha, née en Inde, décrit ce processus d'exclusion avec l'engagement sociopolitique qui caractérise toute son œuvre. Pour l'autrice, qui n'a appris le français qu'à l'âge de 22 ans, la langue du pays des droits de l'homme est devenue ce qu'elle appelle sa « langue vitale », qui l'a libérée, émancipée et lui a permis de devenir une femme et autrice sûre d'elle-même. On comprend donc la grande déception de l'autrice française lorsqu'elle est perçue comme une autrice francophone étrangère. Lorsque Shumona Sinha plaide alors pour que l'on utilise le terme beaucoup plus ouvert de francophonie littéraire (et non plus de littérature francophone vs littérature française), cela traduit la volonté de transgression nationale et culturelle comme approche intégrative vers une littérature-monde de l'expression française.

Mots-clefs : Shumona Sinha ; littérature francophone ; francophonie littéraire ; identité de l'auteur translingue ; exclusion.

Hubert Roland, Fonds de la Recherche Scientifique/FNRS-UCLouvain : « Les représentations de l'Allemagne et de la France comme composante d'une structure en chiasme dans la littérature postmigrante d'ascendance iranienne (Shida Bazayr, Maryam Madjidi) »

Une des tendances constitutives de la perspective postmigrante dans la littérature consiste à prendre la parole au nom de la première génération des parents afin de raconter sur un mode plus ou moins autobiographique (ou non) les circonstances de leur migration ou de leur exil politique. Le cas particulier d'autrices d'ascendance iranienne – comme Shida Bazayr en Allemagne ou Maryam Madjidi en France – tisse ainsi des liens inspirés par la pratique littéraire d'une « histoire croisée » (*verflochtene Geschichte*) entre les événements de la révolution iranienne de 1979, vue depuis la perspective des opposants de gauche, et la vie au quotidien dans les pays d'accueil.

La construction narrative d'une structure en chiasme dans ces récits met ainsi en contraste des représentations de l'Iran et des sociétés allemande et française, dont se dégagent des

composantes particulières qui, au-delà des oppositions évidentes au vu du contexte politique, illustrent à la fois des formes de complémentarité et une fragmentation de l'idée de *Heimat* sans doute caractéristique de la postmigration.

Mots-clés : Shida Bazayr ; Maryam Madjidi ; littératures de la postmigration ; histoire croisée ; représentations de l'espace et constructions identitaires.

Kirsten Von Hagen, Université de Gießen : « Le regard sur la France dans l'œuvre d'Alice Zeniter »

« Paris est une fête », c'est ainsi qu'Alice Zeniter intitule le troisième volet de sa quête des racines algériennes et de l'identité hybride de son héroïne et de son alter ego Naima dans son roman *L'Art de Perdre* (2017). Ce texte est sans doute le plus marqué par les origines de l'auteure qui, en tant que membre d'une famille d'immigrés algériens de la troisième génération, propose le plus souvent des textes, comme le roman *Juste avant l'oubli* (2015), une parodie du milieu scientifique et du culte de la célébrité, qui ne traitent pas de ses propres origines. Le titre du chapitre de *L'Art de Perdre* renvoie ainsi également au roman d'Ernest Hemingway *A moveable feast*, publié à titre posthume en 1964 sous le titre *Paris est une fête* chez Gallimard, un souvenir du Paris des années vingt et un texte, qui peut également prétendre à être compté parmi la littérature mondiale. Hemingway était un auteur qui a traité aussi bien de la guerre civile espagnole que du rêve américain ou de la vie d'exilé. L'intertexte est central en tant que référence à l'esthétique de Zeniter ; ses textes brossent avant tout un tableau de la France en mutation, de la politique d'immigration des années 50 et 60 aux attentats du Bataclan, qui jette la suspicion sur tous les non-Français, comme elle le montre à travers l'exemple de Naïma. En même temps, elle aborde des thèmes universels, comme l'amour, la mémoire et la perte, mais aussi la société à l'ère du numérique (*Comme un empire dans un empire*, 2020), dans l'esprit d'une trame mondiale. Les esthétiques intertextuelles et intermédiaires appellent en même temps un réseau de références multiples qui font apparaître les images de la France qu'elle a conçues comme des images vexatoires, comme un inventaire kaléidoscopique de notre culture, comme je voudrais le montrer dans mon analyse.

Mots-clés : Alice Zeniter ; littérature francophone ; Littérature mondiale ; intertextualité ; auteur de la troisième génération d'immigrés.

Myriam Geiser, Université Grenoble Alpes : « Dedans-dehors : postures translingues chez Polina Panassenko et Olga Grjasnowa »

« L'accent est ma langue maternelle » dit Polina Panassenko, écrivaine française, née en 1989 à Moscou (URSS). Son premier roman *Tenir sa langue* (2022) retrace dans une perspective autofictionnelle les démarches de la protagoniste pour récupérer de droit l'orthographe de son prénom Polina, francisé en Pauline lors de l'immigration de ses parents en France au début des années 1990. Pour la narratrice-protagoniste, le processus de l'appropriation de la langue du pays

d'accueil se décline en un incessant va-et-vient entre un « dedans » et un « dehors ». La réappropriation de son prénom russe de naissance au moment de l'accomplissement de son 'intégration' en France à l'âge adulte symbolise pour elle l'aboutissement d'une identité plurielle et entière.

« Je suis sûre d'une chose : j'écris assurément *sans* accent » note l'écrivaine allemande Olga Grjasnowa dans son essai autobiographique *Le pouvoir du plurilinguisme* (2021). Née en 1984 à Bakou en Azerbaïdjan (URSS) dans une famille juive russophone, émigrée en Allemagne en 1996, elle écrit en allemand, parle également couramment l'anglais et dispose de notions solides d'espagnol, de français, de polonais, d'hébreu, de turc et d'arabe. Son premier roman *Le russe aime les bouleaux* (titre original : *Der Russe ist einer der Birken liebt*, 2012) l'a rapidement fait connaître au-delà de l'Allemagne ; la traduction française est parue en 2014. Pour elle, le plurilinguisme n'est « ni un privilège, ni un problème » ; dans son essai, elle plaide pour qu'il soit reconnu comme « état normal » dans un monde de plus en plus globalisé.

Ma contribution propose d'étudier la posture de ces deux autrices revendiquant une place au centre même de la littérature française (pour Panassenko), voire de la littérature allemande (pour Grjasnowa) sans que cet espace soit pour elles délimité par les critères d'un patrimoine culturel national.

Mots-clefs : Polina Panassenko ; Olga Grjasnowa ; littérature francophone ; littérature germanophone ; plurilinguisme ; écriture transculturelle ; identité translingue ; réception ; positionnement.

ATELIER 7 : Les écrivains plurilingues et la traduction

Modération : Olga Anokhina

Olga Anokhina, ITEM ; CNRS/ENS : « Écriture plurilingue ou la création circulaire »

Chez les écrivains plurilingues, les pratiques d'écriture, d'autotraduction et de traduction sont généralement très présentes et fortement imbriquées. En effet, un écrivain peut être amené à réécrire son œuvre originale sous l'influence d'une traduction vers une autre langue, traduction qui peut être déclinée sous différentes formes (une traduction collaborative, une traduction allophone, une autotraduction). Les interactions étroites qui existent entre l'écriture d'une œuvre et son (auto)traduction soulèvent de nombreuses questions théoriques et méthodologiques, en nous amenant à saisir ce qui se passe pour un écrivain plurilingue sur le plan cognitif et sur le plan créatif quand il participe de près ou de loin au processus traductif de son œuvre. Plus particulièrement, il se pose la question de savoir s'il s'agit de deux genèses séparées (écriture vs traduction) ou d'une seule et même genèse plus globale : dans ce cas, la genèse traductive fait partie intégrante de la genèse de création d'une œuvre.

Un autre argument pour intégrer la traduction dans la genèse d'une œuvre, vue comme un continuum créatif, est l'existence de traductions-*pivot*. Les exemples sont nombreux mais nous pensons en particulier à Vladimir Nabokov qui exigeait que les traductions de ses œuvres,

initialement écrites en russe, soient réalisées exclusivement à partir des traductions en anglais. Pour Nabokov, comme pour bien d'autres écrivains plurilingues, la traduction vers une langue qu'ils maîtrisent (surtout s'ils y ont collaboré) constitue alors, de fait, un *nouvel état génétique*, ce qui crée une continuité entre le processus d'écriture et le processus de traduction.

Cette imbrication des processus créatifs –écriture et autotraduction– peut être révélée uniquement grâce à l'étude des brouillons car le paratexte éditorial présente, la plupart du temps, des informations erronées ou volontairement omises sur le lien existant entre une œuvre littéraire écrite dans une langue et son autotraduction dans une autre langue.

Mots-clefs : écrivains plurilingues ; traduction ; autotraduction ; genèse ; création circulaire

Anne-Laure Rigeade, UPEC ; ITEM ; CNRS/ENS : « Dire l'immigration : le cas de Nella Nobili »

Cette intervention portera sur l'autrice Nella Nobili, dont l'œuvre peu publiée, récemment redécouverte, n'est pour une large partie accessible que dans les archives, déposées à l'IMEC. On envisagera plus particulièrement sa trajectoire d'immigration de l'Italie vers la France dans les années 1950, le plurilinguisme d'écriture qui en a découlé mais surtout le journal d'immigration que Nobili rédige l'été de son arrivée à Paris. Ce « Bloc-Notes à Paris » fait apparaître comment elle pense elle-même son immigration et permet d'interroger, en regard, les discours critiques et théoriques sur l'immigration et l'écriture migrante.

Mots-clefs : Plurilinguisme ; immigration ; écriture migrante

Esa Christine Hartmann, Université de Strasbourg ; ITEM : « Rainer Maria Rilke : la Weltliteratur au miroir du processus créateur »

L'œuvre à la fois classique et moderne du poète pragois Rainer Maria Rilke (1875-1926) fait partie du canon de la *Weltliteratur* – selon la conception de Goethe – et cela pour plusieurs raisons. D'une part, l'œuvre de Rainer Maria Rilke fut traduite dans de nombreuses langues et, dans des pays aussi lointains que la Corée du Sud, connaît une réception fervente – que cela se traduise, selon une intertextualité transmédiatique, par l'inscription spectaculaire du poème « Ich lebe mein Leben in wachsenden Ringen » (*Das Stunden-Buch*, 1899) sur le torse d'un chanteur connu de la K-Pop (2023)¹, ou par un dialogue plus intime tel qu'il apparaît dans le livre d'artiste *Ki-Da Rilke* (2011) du peintre Sung Hwan Kim.

D'autre part, Rainer Maria Rilke incarne l'écrivain cosmopolite par excellence. Il grandit dans un environnement multilingue et multiculturel, entreprend de nombreux voyages à travers l'Europe (séjours en France, en Italie, en Russie, en Scandinavie, en Espagne et en Suisse), apprend plusieurs langues au cours de sa vie, et se les approprié à travers ses créations littéraires. Ainsi, Rilke publie avant tout des œuvres en allemand et en français, mais écrit également quelques poèmes en russe et en italien. Sa création poétique en quatre langues est complétée par son importante œuvre de traduction, qui comprend des traductions de 56 auteurs de huit langues

différentes. En tant que poète-traducteur, Rilke contribue activement à la circulation d'œuvres européennes dans l'espace germanophone.

Dans le contexte de ce rayonnement mondial, nous souhaitons explorer le processus créateur qui a donné naissance à l'œuvre plurilingue de Rainer Maria Rilke, afin d'étudier, selon une approche génétique, les caractéristiques du processus scriptural tel qu'il se révèle sur les manuscrits de cet écrivain de la *Weltliteratur*.

Mots-clefs : Écriture plurilingue ; processus créateur ; critique génétique ; manuscrits ; *Weltliteratur*

Adélaïde Mangon, INALCO : « Les écrivains-traducteurs japonais et la littérature mondiale : Yôko Tawada, Haruki Murakami et Kafka, entre traduction et réécriture »

Pour les auteurs issus d'espaces littéraires dominés du point de vue de la circulation internationale des textes, le fait d'être traduit constitue un paramètre essentiel pour exister au-delà des frontières nationales. Qu'en est-il du fait que de tels auteurs soient eux-mêmes traducteurs d'autres littératures ? Concernant le Japon contemporain, les cas de Haruki Murakami (1949-) et Yôko Tawada (1960-) se prêtent particulièrement à cette réflexion.

Tawada et Murakami sont en effet tous deux largement reconnus à l'échelle internationale et pleinement intégrés à la littérature mondiale, comme en témoigne le nombre important de traductions de leurs œuvres et les prix littéraires étrangers qui leur ont été décernés. Or, ils ont également en commun non seulement d'intégrer la traduction sous diverses formes à leurs poétiques d'écriture mais aussi de traduire de la littérature étrangère (allemande pour Tawada, américaine pour Murakami) en japonais. Que révèle cette identité d'écrivain-traducteur de la place du Japon dans l'espace littéraire mondial, et de la valeur de la traduction en tant que moteur d'écriture et moyen de légitimation dans ce contexte ?

La présente communication se propose de comparer les postures de Yôko Tawada et de Haruki Murakami en tant qu'écrivains-traducteurs autour de leur rapport à l'œuvre de Kafka. Yôko Tawada a en effet retraduit plusieurs nouvelles de Kafka dont *La Métamorphose* au sein d'une anthologie consacrée à l'auteur tchèque, parue en 2015. Murakami a quant à lui publié en 2013 une nouvelle intitulée « Samsa amoureux » (*Koi suru zamuza*), réécriture de *La Métamorphose* insérée dans une anthologie de nouvelles étrangères traduites par Murakami lui-même et intitulée *Koishikute. Ten Selected Love Stories*.

La comparaison entre ces deux corpus se concentrera sur l'analyse de leurs conceptions de la traduction ainsi que sur la signification symbolique de la filiation à Kafka, en tant que figure centrale de la modernité littéraire et d'un certain canon de la littérature mondiale. Il s'agira donc d'interroger comment, à travers le choix de traduire ou de réécrire Kafka, ces deux écrivains-traducteurs mettent en scène leurs positionnements respectifs dans l'espace littéraire mondial.

Mots-clefs : traduction ; écrivain-traducteur ; littérature japonaise ; Kafka

Valentina Chepiga, Université de Strasbourg ; ITEM : « Traduction des auteurs contemporains russes : défis et difficultés »

Il s'agira de présenter les réalités russes (tirés des œuvres de Mikhaïl Elizarov et Andreï Astvatsatourov, deux écrivains contemporains russes et amis) qui sont difficilement traduisibles et proposer différentes stratégies de leur traduction. La réflexion portera sur le concept plus global de l'intraduisibilité/traduisibilité, sujet éternel mais toujours au centre d'attention des traducteurs littéraires.

Mots-clefs : Littérature russe ; intraduisibilité ; traductologie

Rubia Nara de Souza, Université d'Anvers ; ITEM : « Entre l'Italie, la France et le Brésil : la poésie brésilienne traduite par Ungaretti »

Lors de son long séjour au Brésil, dans les années 1950, le poète italien Giuseppe Ungaretti traduit un nombre important de textes poétiques brésiliens qui seront publiés dans un ouvrage intitulé *Poesia brasiliana*. Parmi ces textes, nous trouvons des fables indigènes ; des poèmes qui remontent aux XVI, XVII et XVIII siècles ainsi que des poètes contemporains comme Drummond de Andrade et Vinicius de Moraes. Selon Wataghin (2017), la traduction par Ungaretti des textes brésiliens signifie qu'il prenait en considération et valorisait une littérature 'mineure', qui n'occupait pas une place privilégiée dans le monde des lettres (Casanova, 1999). Cependant, un choix si spécifique, comme celui de fables indigènes, n'est pas sans nous appeler la sélection des textes africains, opérée par Blaise Cendrars, dans son œuvre *Anthologie nègre* (1921). Notre communication présentera une réflexion sur la façon dont fonctionne la circulation des œuvres traduites, ayant comme exemple le cas d'Ungaretti dont le choix traductif passe par une relation triangulaire complexe entre l'Italie-la France-le Brésil. Notre réflexion se basera sur l'analyse des échanges épistolaires des poètes, des notes et des manuscrits de traduction d'Ungaretti.

Mots-clefs : Giuseppe Ungaretti ; poésie brésilienne ; traduction ; circulation des œuvres

ATELIER 8 : La *Weltliteratur* improbable : quelle littérature « mondiale » pour un monde sans substance ?

Modération : Didier Coste et Jean-Pierre Dubost

Comment penser « *Weltliteratur* », « *world literature* », « littérature mondiale » en d'autres lieux que l'Occident, au cœur duquel le concept se forge en un moment décisif de l'autoconstitution d'une épistémè moderne, en Allemagne précisément, et dans un contexte défini. En ce qui concerne le concept lui-même, la définition du Larousse est édifiante : « *Weltliteratur* : mot créé par Goethe, signifiant littérature universelle (en anglais *world literature*) et désignant une discipline normative destinée à étudier selon divers critères, notamment linguistiques, les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale ». Ce qui repose sur un enchaînement de présuppositions

en cascade, dont au moins : une adéquation entre universalité et littérature (homogénéité), une adéquation entre universalité et capital universel disponible et muséalisable (patrimoine), une synonymie entre universalité et mondialité, une orientation normative du savoir et la supposition que le seul mot de monde le présente comme réel. Parce qu'aucune de ces présuppositions ne nous oblige et qu'elles nous renvoient toutes à un monde assuré de fonder une épistémologie conquérante, cet atelier se propose de prendre les choses à rebours et de penser la totalité mondiale *ex negativo* : on ne sait pas ce qu'est 'le monde' (que son nom soit celui de la mondialité et de l'universalité) et il n'a d'autre substance que son 'usage' ; on sait seulement qu'on l'habite et que l'on parle d'un lieu, mais on sait aussi qu'il est devenu une somme de « non-lieux » ; on ne le pense qu'en le définissant en expérience ; on sait qu'il est introuvable ailleurs que dans le déplacement et qu'en le traversant on le déplace. Autant de savoirs qui ne font pas un monde comme substance donnée, défont l'idée de norme et sont indifférent à toute accumulation patrimoniale. C'est à partir de ce non-lieu du jugement littéraire que cet atelier se propose d'en exposer en exemples les apories.

Didier Coste, Université Bordeaux-Montaigne : « L'Œuvre plurilingue ou en langues imaginées : une mondialité ultraminoritaire »

L'épigraphe antique plurilingue s'est transformée à plusieurs reprises en une pratique créative scriptible (au sens barthésien) qui à la fois profite du défaut des langues en cela que plusieurs et hypertrophie ce défaut en tentant de le dépasser. Des *finneganiens* de Joyce au poème babélique de Schiavetta en passant par Isidore Isou et l'*Europanto* de Diego Marani, l'œuvre déracinée/déterritorialisée de l'espace d'une langue naturelle censée être homogène et unique manifeste un désir cosmopolite d'universalité en même temps qu'elle ne s'adresse qu'à une minorité parfois réduite à son auteur même. L'universel devient l'indéchiffrable et peut-être l'a-t-il toujours été.

Tan-Ying Chou, CEREO – UR Plurielles ; Université Bordeaux-Montaigne : « Une littérature sans siège à l'ONU peut-elle être dans le monde ? Quelques réflexions sur la traduction face à la pluralité de langues et à la sédimentation de langages littéraires dans la littérature taïwanaise et sur sa présentation en France »

Lorsque le corpus de la littérature mondiale a tendance à se construire sur le découpage des littératures nationales existantes et leurs patrimoines respectifs pour en sélectionner les « meilleures » œuvres et/ou celles qui ont été le plus traduites, autrement dit, qui « circulent » le plus dans l'espace mondial, une littérature comme celle de Taïwan, peut-elle être dans le monde, en raison de, indépendamment de, ou malgré sa situation géopolitique changeante ? Dans cette communication, nous proposons de commencer par exposer les grands traits des problématiques d'ordre politique concernant la littérature « taïwanaise », afin de nous interroger à la fois sur l'idée et sur l'imaginaire d'un espace littéraire mondial susceptible de l'exclure ou de l'inclure. Nous nous intéressons ensuite aux problèmes de traduction et de circulation qui en résultent, en nous appuyant sur la présentation de celle-ci en France.

Jean-Pierre Dubost, Université Clermont-Auvergne : « Cartographies mentales de la Weltliteratur à l'ère de la Mégapole »

L'idée généreuse au cœur du concept de *Weltliteratur* selon laquelle la littérature (*Dichtkunst*) est « un don du monde et des peuples » (*eine Welt- und Völkergabe*) relève d'une hospitalité culturelle que Goethe hérite de Herder. L'idée était généreuse mais cette idée, qui est aussi un mot intraduisible et fait partie d'une famille de mots ('*Weltbewusstsein*', '*Weltanschauung*', '*Weltgeist*', '*Weltbürgertum*' etc.) qui ne relèvent que d'un seul idiome, d'un lieu et d'un moment précis de l'état du monde, en quel idiome peut-elle être exprimable aujourd'hui ? Comment penser une littérature 'mondiale' si le monde est un emmêlement imprésentable, si l'universalité d'un concept de littérature est illusoire et si les liens de lieu à lieu, les résistances, les appropriations transculturelles et les greffes sont multidirectionnelles et multiscalaires ? Petit tour du monde des possibles à partir d'un dialogue critique avec quelques modèles existants.

Claudine Le Blanc et Tristan Mauffrey, Sorbonne Nouvelle / CERC : « Les mondes de la traduction »

Nous nous proposons de présenter les premiers résultats du projet « Contemporanéités des littératures » (projet d'établissement de la Sorbonne Nouvelle 2022-2024) qui entreprend de reconsidérer les décalages, les « retards », les discordances de la temporalité littéraire comme autant de contemporanéités construites par les échanges entre cultures littéraires européennes et extra-européennes, au premier rang desquels s'imposent les traductions. Nous mettrons particulièrement l'accent sur la réflexion menée lors de la journée d'étude internationale de décembre 2022 intitulée « Les espaces-temps de la traduction. Essais de cartographie de deux années traductives dans le monde : 1886, 1968 » qui a réuni de manière inédite comparatistes et spécialistes de langues et de littératures (allemand, anglais d'Afrique, arabe, bulgare, chinois, coréen, italien, nahuatl, persan, sanskrit, tibétain, wolof, yiddish), dans un effort pour recenser ce qui est lu, dans une aire culturelle et linguistique donnée, des œuvres (fictionnelles ou non) produites en d'autres temps, dans d'autres régions du monde et ainsi donner à voir, de façon expérimentale, quels temps sont, par la traduction, rendus contemporains dans le monde en deux années-clés du XIX^e siècle et du XX^e siècle.

L'histoire non linéaire de la littérature mondiale qui se dessine alors, échappant à toute interprétation téléologique, attentive à la superposition de multiples temporalités de lecture dans un même espace, fait apparaître, bien plutôt qu'une littérature mondiale, des mondes de littérature, hétérogènes et discontinus : c'est du moins ce que nous tenterons de montrer.

Markus Messling, Université de la Sarre : « La littérature post-globale et le problème de l'universel »

On a interprété le renouveau du concept de *Weltliteratur* depuis 1989 – le plus souvent revendiqué dans son terme anglais de *World Literature* – comme un phénomène de superstructure des processus de la globalisation, sa contestation actuelle comme un épuisement de la globalisation-même. Cette approche propose une compréhension du terme qui vise à la diffusion et la validité d'une forme. Le global et l'universel n'étant pourtant pas la même chose, on pourrait faire valoir le terme francophone de "littérature-monde" et insister, avec Auerbach, sur le fait que la littérature fait de la réalité un problème : comment un partage du sensible spécifique peut-il être aperçu comme universel ? Deux approches prédominantes proposent des explications là-dessus. La première, ancrée dans la théorie sociale néo-marxiste ou bourdieusienne, soutient que l'universalité est produite, comme normativité, dans les interactions et négociations sociales et politiques. Une deuxième approche, benjaminienne, fait appel à l'idée que la dimension anthropologique de la narration peut ouvrir des contextes concrets vers un horizon partagé, vers l'humanité et une justice historique. Dans ce cas, l'universalité, en tant qu'expérience portée au langage, « apparaît » comme une potentialité capable de transcender les problèmes identifiés dans la première approche. Si ces conceptions sont souvent considérées comme mutuellement exclusives, je tenterai, par la lecture de *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr, de montrer que ceci n'est pas nécessairement plausible.

ATELIER 9 : Faut-il franchir les murs de l'université ? Pour une approche critique de la « mondialité » littéraire

Modération : Dionys Andriamahakajy et Marie-Pierre Harder

Dans *Living a Feminist Life* (2017), Sara Ahmed mobilise le mur comme métaphore pour décrire des fonctionnements intrinsèques à l'université, tissant ainsi un écho avec l'article « The New Mestiza Nation » (1992) de l'autrice queer chicana Gloria Anzaldúa, qui la décrit comme une « tour d'ivoire entourée de murs blancs », dont, cependant, le franchissement par d'éventuelles « mules de Troie », pourrait se révéler « porteur de nouvelles idées ». À travers le regard critique qu'elles posent l'une et l'autre sur cette institution cloisonnée, on comprend que ces murs relèvent à la fois d'une dynamique de surveillance et d'entre-soi, et de création de normes et de canons figés, répétitifs, qui restreignent notre vision du monde à travers une littérature perçue comme un ensemble évident, univoque et homogène.

Face à un tel constat, « mondialiser » notre approche de la littérature à l'université peut au premier abord constituer une manière de franchir ce mur, de se décentrer de ces normes et d'échapper à ce cloisonnement, et de faire ainsi entendre des voix minorisées : c'est le cas notamment des littératures dites transnationales, de migration ou diasporiques (Seyan, 2001) ainsi que des littératures postcoloniales (Contarini ; Moura, 2022).

En mobilisant à notre tour la métaphore du mur, nous souhaiterions interroger sous un angle critique la notion de "mondialité" littéraire : force est de constater en effet qu'à mesure que le monde "se mondialise", les murs s'érigent physiquement pour matérialiser de plus en plus de frontières, et les rapports de domination de race, de langue, de genre et de classe continuent de façonner le champ littéraire mondial à différentes échelles. L'institution universitaire elle-même reproduit ces rapports de pouvoir et nous ne pouvons être exempt-es, en tant que chercheur-euses intégré-es dans cette institution, de biais dans nos lectures, nos analyses et nos recherches - même lorsque nous y faisons exister des voix et des langues minorisées.

Dès lors, face aux redéfinitions des frontières littéraires – aussi bien dans leur potentiel élargissement que dans leurs possibles limites et figements – engagées par des notions comme celles de mondialité, transculturalité, diaspora, etc., comment introduire et diffuser de manière juste, en tant que chercheur-euses, des littératures de personnes et de langues minorisées à l'université et, inversement, comment nos voix situées peuvent-elles aussi en franchir les murs ? Dans quelle mesure est-ce possible, souhaitable, et pour qui ? Et de quelles « nouvelles idées », de quelles relations, critiques ou alternatives, à la mondialité l'attention à ces littératures peut-elle être « porteuse » ?

Nous souhaiterions donner à cet atelier la forme d'un dialogue ouvert, librement inspiré par les textes susmentionnés de Sara Ahmed et Gloria Anzaldúa : après un moment de problématisation collectif et un temps de parole individuelle où nos corpus respectifs viendront mettre en perspective la façon dont s'y incarnent ces enjeux, nous ouvrirons la discussion aux participant-e-s de l'atelier afin d'esquisser des réflexions collectives et de partager librement nos « hésitations » (S. Ahmed) pour faire un pas hors de ces murs universitaires et peut-être bâtir ensemble une « maison » où la parole de chacun-e aurait davantage sa place.

Dionys Andriamahakajy, UPEC : « Politiques transnationales : autoédition et traduction collective chez Cases Rebelles »

Cases Rebelles est, comme le suggère son nom, un collectif antiraciste non-mixte révolutionnaire. Existant depuis 2010 sous la forme d'une webradio politisée, anticarcérale aussi bien que musicale, il s'est également établi en 2020 comme maison d'édition afin de remplir différents enjeux relatifs à l'industrie du livre et à la diffusion des voix minorisées dans la société. Il s'agit tout d'abord de promouvoir des oeuvres dont les valeurs et les identités coïncident avec celles du collectif : aussi sa première publication est-elle un ouvrage à plusieurs mains intitulé *Afrotrans* (2020), tandis que sa première traduction et direction éditoriale est la biographie d'Assata Shakur (2019, éd. PMN). L'autoédition apparaît d'autre part comme un moyen d'accéder à une certaine diffusion non seulement malgré les murs des politiques sous-jacentes à l'industrie du livre, et dont des sociologues comme Kaoutar Harchi ont pu démontrer les problématiques racistes et classistes, mais aussi, indépendante des réseaux traditionnels. Autrement dit, l'un des effets de l'auto-édition dans le cadre des personnes minorisées, est celui d'une dérobade à une assignation identitaire extérieure : Cases Rebelles peut dès lors affirmer son autonomie au sens propre et innover dans le secteur ou du moins, créer librement ses propres règles en inventant des catégories littéraires ou en mêlant les supports d'information (podcast, musique et écriture en particulier).

Dans un tel contexte, intégrer le travail de Cases Rebelles au sein d'une étude universitaire est un pari risqué : comment faire entrer un "collectif noir anti-autoritaire" entre les murs de l'institution universitaire sans dénaturer son identité politique ? Comment en respecter les exigences tout en valorisant un travail volontairement non-académique au sein d'une mission d'enseignement et d'une thèse ? Comment qualifier ce qui se refuse à toute forme d'autorité, de catégorisation ?

Cette communication a donc pour objectif de présenter dans un premier temps le collectif Cases Rebelles ainsi que son travail éditorial et webradiophonique en exposant brièvement les enjeux de l'autoédition militante, ce qui amènera ensuite à comparer plus particulièrement le cas de Cases Rebelles à celui des autrices plus consacrées de notre corpus de thèse : Dionne Brand, Kaoutar Harchi, bell hooks, Audre Lorde, Maboula Soumahoro et le collectif afro-allemand à l'origine de *Showing our colours* (1986, University of Massachusetts Press). En effet, le mouvement de Cases Rebelles, qui s'inscrit entre les "failles" (*break*) des murs catégoriels, pour reprendre Fred Moten, semble s'opposer à celui qui attire les autres vers les États-Unis et l'université, centres culturels hégémoniques paradoxaux pour ce qui est des voix minorisées. Enfin, il s'agirait d'interroger la pertinence d'une étude universitaire de ce collectif : à qui s'adresse l'intégration d'un tel corpus à l'université, qui en bénéficie ? Dans quelles modalités semble-t-il convenable de l'amener au sein de l'institution ? Comment espérer conjointement université et militance anti-autoritaire ?

Mots-clefs : autoédition ; diaspora ; intermédialité ; marges ; poétiques transnationales

Marie-Pierre Harder, Université Lumière Lyon 2, Laboratoire Passages Arts&Littératures XX-XXI : « 'CommUnity' ? Ou : "les murs renversés" peuvent-ils "devenir des ponts" ? Poétiques diasporiques de "ré-vision" et de "désorientation" de la "(ré)unification" nationale dans les écrits des afro-féministes allemandes »

En prenant pour point de départ la chute réelle d'un Mur – celui de Berlin – régulièrement interprétée si ce n'est comme une « fin de l'histoire » du moins comme la (ré)intronisation d'une Allemagne et, avec elle, d'une Europe, « ré-unifiées » en centres renouvelés de la mondialité, cette communication aimerait se demander, en li(s)ant le titre ironique d'un poème de l'autrice afro-allemande May Ayim (1960-1996) avec une célèbre citation de la militante africaine-américaine Angela Davis, dans quelle mesure ce « mur renversé » a pu – ou non – devenir « pont », pour ouvrir la voix/voie à une nouvelle 'comm-UN-auté' non seulement nationale et européenne, mais aussi poétique et littéraire.

Dans ce « moment de danger » (W. Benjamin), où l'histoire allemande prétend se réécrire sur une page *blanche* – dans tous les sens du terme -, au sein d'un espace public et littéraire qui revendique de « tirer un trait » sur le passé (nazi) pour mieux retrouver une place centrale sur la scène mondiale, les productions des féministes afro-allemandes, réunies, tout d'abord, autour de l'anthologie *Farbe bekennen* (« annoncer la couleur »), co-éditée par May Ayim en 1986, permettent d'explorer les diverses formes à travers lesquelles elles ont, à l'époque et depuis lors, contribué à écrire à une (contre-)histoire et (contre-)mémoire intersectionnelle et transnationale

de l'Allemagne et de l'Europe, dans le contexte de la « réunification » -- et de la nouvelle « communauté » nationale et européenne dont celle-ci « annonçait la couleur ».

À travers une analyse comparatiste de leurs publications, à la fois plurigénériques, intertextuelles et polyphoniques, du positionnement « marginal » (bell hooks) de leur prise de parole, mais aussi de leur inscription dans des communautés, mémoires et imaginaires diasporiques queer (Fatima El-Tayeb), avec lesquels leurs écrits tissent des ponts transnationaux, l'on peut mettre au jour les stratégies poétiques par lesquelles leurs écrits ont travaillé à « ré-viser » (Adrienne Rich) et « désorienter » (Sara Ahmed) les récits *straight* (linéaires, monologiques et monoculturels) d'unité national(ist)e qui se manifestent alors sous la forme hégémonique d'un *happy end* historique et narratif. En (d)écrivant leurs expériences diasporiques au cœur d'une nation qui se redéfinissait selon des frontières de race, de classe, de genre et de sexualité de plus en plus univoques, leurs écrits, encore largement minorisés, ont permis de diversement poétiser et politiser l'inscription de l'histoire et de la mémoire allemandes et européennes dans une mondialité pensée de manière à la fois critique et oblique – ou, si l'on veut : *queer*.

Medrar Sallem-Âati, ECLLA ; Intersignes : « L'histoire se lit dans la rue. Géographie ouverte¹ », mur-mur.e Colette Fellous

Les romans autobiographiques de Colette Fellous, composés de textes et d'images, se tissent dans le décloisonnement de l'écriture de soi par l'édition d'une matière visuelle dans une autobiographie personnelle et collective où se tracent, dans des écrits français, des fragments de la mémoire juive tunisienne.

L'écriture de C. Fellous est mimée par une métaphore qui ponctue son oeuvre, celle des cartes qu'elle « mélange et distribue² ». Ce leitmotiv scriptural et visuel fait apparaître, *via* des stylèmes multimédiaux, les deux rives de la méditerranée, non comme centres, mais comme constellation où la re-distribution, à la fois acte et *gestus*, visibilise des récits mémoriels des communautés juives « Touensa³ » et « “Livournais” (en arabe Gornî, plur. Grâna)⁴ » peu connues comparées aux groupes Ashkénazes et Séfarades.

L'analyse des typologies relatives à l'édition et à la réédition – de l'organicité à la représentation symbolique – dans une oeuvre autobiographique multimédiale permet de repenser la circulation des deux côtés des seuils du texte et de questionner, à travers une dynamique formelle et testimoniale, une poétique de la visibilisation et de la diffusion.

Mots-clefs : marges, minorités, édition, redistribution

¹ Colette Fellous, *Avenue de France*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 2001, p. 14.

² *Ibid.*, p. 118.

³ Sophie Bessis, *Les Valeureuses. Cinq Tunisiennes dans l'Histoire*, Tunis, Elyzad, 2017, p. 186.

⁴ Paul Sebag, *Histoire des juifs de Tunisie. Des origines à nos jours*, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire et perspectives méditerranéennes », 1991, p. 80.

Lola Sinoimeri, Université Paris 8 ; Sorbonne Université ; CEFRES : « Où est la langue natale ? Les cas de quatre autrices des diasporas balkaniques »

La décennie 1990 dans les Balkans occidentaux est marquée par la chute des régimes socialistes, les crises politiques et économiques ainsi que les vagues d'immigration vers les pays d'Europe occidentale. Ces événements ne sont pas sans conséquence dans le champ littéraire européen, puisqu'on assiste dans les années 2000 à un essor des littératures issues des migrations balkaniques, notamment dans les espaces germanophones¹ et italophones².

Dans cette communication, je souhaite étudier les choix stratégiques linguistiques de quatre autrices en particulier : Elvira Dones et Anilda Ibrahimji sont des écrivaines d'origine albanaises et italophones, immigrées respectivement en Suisse italienne et en Italie ; Melinda Nadj Abonji et Marica Bodrožić, issues d'ex-Yougoslavie (respectivement Hongroise de Voïvodine et Croatie), autrices germanophones immigrées en Suisse alémanique et en Allemagne. Chez ces quatre autrices, les choix linguistiques semblent au premier abord similaires et bien délimités : toutes les autrices – y compris Elvira Dones, qui écrit ses premières œuvres en albanais – font finalement le choix d'adopter la langue du pays d'arrivée comme langue littéraire.

La recherche universitaire, ancrée dans les pays d'immigration des autrices, a jusqu'à présent majoritairement commenté cette stratégie de l'assimilation linguistique³. Pour cette communication, je souhaite renverser la perspective et poser la question suivante : où est la langue natale ?

Cette question, *a priori* paradoxale, met en réalité en lumière les pratiques « hétérolingues », « à la croisée des langues⁴ » des autrices et révèle la fragilité de cette langue natale en migration, dans un environnement inhospitalier, en contact avec voire violente par l'autre langue. Elle dévoile également les rapports de domination linguistique à l'œuvre dans le champ littéraire européen mais aussi au niveau de leur réception académique. Dans cette perspective, je situerai précisément mes analyses en explicitant mes propres biais linguistiques, en tant que chercheuse dont l'albanais et la langue natale.

Je me pencherai dans un premier temps sur les stratégies de préservation de la langue natale chez Elvira Dones⁵, avant d'étudier plus particulièrement la manière dont la langue natale mine littérairement la langue du pays d'arrivée dans les œuvres germanophones et italophones : la langue natale se cache et se révèle en effet à travers des incursions inattentes, des expressions étranges, voire la retranscription écrite d'un accent oral.

Mot-clefs : hétérolinguisme, autrices, Balkans, migration, diaspora

¹ M. Grujičić, *Autoren südosteuropäischer Herkunft im transkulturellen Kontext*, Berlin, Allemagne, Peter Lang, 2019.

² E. Bond et D. Comberiat (éd.), *Il confine liquido: rapporti letterari e interculturali fra Italia e Albania*, Nardò, Italie, Besa, 2013.

³ Voir par exemple : A. Federici, « Ce que la littérature féminine de la migration albanaise fait à la littérature italienne », *Agone*, n° 63-64, n°1, 2019, p. 133-145 ; A. Federici, *Écrivaines italiennes de la migration balkanique*, Thèse de doctorat, Toulouse, Toulouse-II- Jean Jaurès, 2016.

⁴ M. Suchet, *L'Imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Paris, France, Classiques Garnier, 2014.

⁵ L. Sinoimeri, « Une mère exilée aux prises avec sa langue natale : la langue albanaise dans Dashuri e huaj [Amour étranger] d'Elvira Dones », dans N. Setti (éd.), *Hypothèses d'une langue-mère : théories, études rêveries*, Paris, France, L'Harmattan, 2022.

Juliette Stella ; UPEC : « Littératures carcérales et « mondialité » : entrer dans le monde par effraction ? »

« S'il y a bien une chose dont je suis sûre », écrit Assata Shakur dans le poème qui introduit son autobiographie, « c'est qu'un mur n'est que ça, un mur, // rien de plus. Il peut être abattu¹ ». Cette parole « affirmative » (le poème s'intitule « Affirmation ») proférée depuis la prison est aussi performative : elle contribue à abattre, ou du moins à fissurer le mur qui lui impose le silence et la relègue physiquement hors du monde, entre les quatre murs de l'institution pénitentiaire.

Confronter les écrits carcéraux, et particulièrement les écrits de femmes incarcérées, à la notion de « mondialité » permet d'envisager les limites et paradoxes de cette notion. Quelle place y a-t-il dans une littérature « mondialisée » pour des voix prisonnières qui se situent hors du monde et hors du champ social ? Peuvent-elles entrer autrement que *par effraction* en littérature, ouvrant au pied de biche le mur de voix légitimes qui les recouvrent ? Est-ce que leur littérature, à son tour, peut entrer autrement que par effraction à l'université, et est-ce que l'effraction s'abolit précisément en franchissant le mur de l'institution ?

J'envisagerai ces questions à partir d'un corpus de trois textes : l'autobiographie d'Assata Shakur susmentionnée traduite en français par le collectif Cases Rebelles en 2019, les carnets intimes de Latifa Zayyat traduits en français par Richard Jacquemond en 1999 sous le titre *Perquisition ! carnets intimes*, et *L'Università di Rebibbia*, récit de l'incarcération de Goliarda Sapienza à la prison de Rome en 1980, traduit en français en 2019. Je montrerai, à partir d'une analyse socio-littéraire de ces trois textes émanant d'aires géographiques différentes, comment les échelles s'imbriquent dans la notion de « mondialité », et comment des littératures qu'on peut considérer comme « mineures » viennent perturber les frontières d'une littérature « mondiale ».

Mots-clefs : autrices, marges, minorités, prison

¹ Assata Shakur, *Assata : une autobiographie*, direction éditoriale et traduction de l'anglais par le collectif Cases Rebelles, Toulouse, Premiers matins de novembre, 2018 [édition originale : *Assata : An Autobiography*, Chicago, Lawrence Hill Books, 1998] : "If I know anything at all / Its that a wall is just a wall / And nothing more at all / It can be broken down".